



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra).

1. Chapeau de paille de riz orné de rubans et de fleurs en plumes 2. Turbans de cachemire orné d'un Oiseau de paradis, 3. Capotte de gros de Naples.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
Chapeau de paille d'Italie orné de rubans, Robe de mousseline garnie de volans et d'entre
deux.

5867

(VI^e ANNÉE.)N^o XIX.—TOME XI.

145

5 OCTOBRE 1826.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature & des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS.

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 47 bis ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES.

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LA représentation donnée à Feydeau, au bénéfice de Darancourt, a été plus brillante que nombreuse. La plupart des dames étaient mises avec une élégance parfaite ; on remarquait entr'autres beaucoup de robes en gaze-cachemire ou en crêpe rose, paille ou blanche ; mais celles en gaze rose étaient en majorité. Ces robes portées sur des pardessus en satin blanc,



d'une extrême fraîcheur, et dont les corsages, demi-montans ou drapés en cœur, laissaient une partie de la poitrine et des épaules à découvert, auraient été dignes de figurer dans le plus beau bal, si la longueur du jupon et de larges et longues manches n'eussent pas attesté qu'elles n'étaient disposées que comme robes de soirées. Nous avons observé qu'il y avait moins de manches blanches avec des robes de couleur, et que les manches des robes en gaze, qui se portent aussi en gigot, étaient généralement de la même couleur que la robe. Avec ce costume demi-bal, les dames avaient des coiffures en cheveux, entremêlées de fleurs, la plupart placées sur un seul côté.

Une très-jolie femme avait une robe en gaze cachemire cerise, dont le corsage carré, très-découpé sur les épaules, était garni d'une petite blonde à dents, posée à plat; de longues manches en gaze blanche, en dessous d'une épaulette cerise assez longue, coupée carrément, ouverte sur le milieu, et retroussant un peu sur les deux coins; ces épaulettes entourées aussi d'une petite blonde. Pour coiffure, une quantité de fleurs d'immortelles blanches semées çà et là, et sans ordre, dans des boucles de cheveux noirs: telle était la gracieuse simplicité de cette toilette généralement remarquée.

Les chapeaux blancs habillés, en gros de Naples, en satin ou en gaze, sont ornés de longues plumes blanches, dont les bouts sont quelquefois terminés en rose, bleu, mauve, etc. Encore beaucoup de petits bonnets à fond ouvert; une résille, à grands carreaux, en satin blanc, forme le milieu et soutient les blanches et les fleurs placées sur le devant du bonnet: de larges brides flottantes en tulle, garnies de blonde, sont toujours le complément obligé de ces petits bonnets parés.

Les chapeaux et capotes en gros de Naples de couleur, commencent à se faire voir dans les magasins de modes; on les double en satin de couleurs différentes et toujours assorties aux rubans qui garnissent le chapeau. Les rubans en satin uni sont quelquefois accouplés à un ruban gros grains de la même nuance; mais les plus nouveaux ont, d'un seul côté, une

large raie, qui tranche avec le plein du ruban. Les couleurs que la mode assortit dans ce moment sont *monstre* et mauve clair, œil de mouche et rose, bleu-flore et jonquille. Nous avons vu un chapeau de ces deux dernières couleurs : le dessus de la passe était en gros de Naples bleu, la doublure en satin jonquille, la tête garnie de trois gros nœuds très-évasés et posés transversalement sur le devant. Ces nœuds étaient en rubans fond gros grains, jonquille, brochés en quadrilles satinés, rouge, noir et bleu.

Les blondes noires paraissent toujours reprendre faveur aux approches de l'hiver ; on en porte sur le bord des chapeaux en gros de Naples paille, même sur des pailles d'Italie. Dans une caisse de robes, qu'on disposait pour une cour étrangère, nous avons vu des robes en gros de Naples rose, paille, *monstre* très-clair, ayant une large guirlande de feuillage, brodées en soie flose noire, et terminées par un volant formé d'une haute blonde noire. Plusieurs dames élégantes ont commandé des robes semblables pour les premières réunions d'automne.

ESQUISSES MORALES ET PHILOSOPHIQUES.

LE LENDEMAIN.

Un plaisir en espérance sourit à l'ame et la remplit de bonheur ; l'imagination le pare de ses plus belles couleurs, et lui donne des attraits plus séduisants que la réalité même ; mais qu'un plaisir écoulé est plein de tristesse et d'ennui !

Il n'est personne qui n'ait senti la vérité de cette observation ; depuis la jeune fille dont le cœur s'épanouit la veille d'un jour de congé, et se resserre quand la grille du pensionnat vient de se refermer sur elle, jusqu'à l'ambitieux qui reçoit les honneurs avec ivresse, et les perd avec désespoir, tous les hommes vivent dans cette succession d'espérances et de regrets.

Il y a quelques jours, j'allai faire visite à la jeune Emma. Elle était rayonnante de joie ; sa table était couverte de bijoux, de gravures de modes, d'objets de toilette où le goût avait dirigé les efforts de l'art. « Je vais au bal ce soir, me dit-elle, il faut que vous m'accompagniez. Je sais que votre âge

et vos habitudes vous font fuir le monde, mais j'aimerais à connaître vos rêveries au milieu de ce brillant tumulte et j'espère que vous voudrez bien accorder à l'amitié ce sacrifice de vos goûts. Vous verrez chez le duc de *** la réunion la plus élégante, des grands seigneurs et des agens de change, des directeurs généraux et des hommes de lettres, des généraux et des musiciens. C'est aujourd'hui la manière dont on compose une société; l'industrie et la finance coudoient les titres et les dignités, et l'artiste indépendant se rencontre auprès du grand fonctionnaire amovible.»

Je ne pouvais me refuser à cette invitation imprévue et le soir je donnai la main à ma jeune amie, au risque d'empiéter sur mon sommeil et de mécontenter ma vieille gouvernante.

Le coup d'œil de la société du duc de *** était fort curieux. Je m'amusai quelque tems à suivre des yeux tous les mouvemens de cette nombreuse assemblée et j'y trouvai un vaste champ d'observations; je vis avec plaisir que l'union la plus parfaite régnait parmi tous les spectateurs. Un député de l'opposition causait amicalement avec un orateur du centre que le matin il avait combattu à la tribune, un ancien ministre faisait une partie d'écarté avec le possesseur actuel de son portefeuille. Heureux effet de l'empire de la politesse! elle sert de supplément aux affections et réunit par une déception bienveillante les hommes les plus opposés!

C'était dans la salle de danse que régnait le plus de gaieté et d'élégance. Emma avait les honneurs de la soirée; tous les jeunes gens s'empressaient à ses côtés et sollicitaient la faveur de danser avec elle, comme le matin on sollicitait un emploi de telle autre personne, puissante jusqu'à l'heure du dîner, mais oubliée au milieu de cette confusion nocturne. Elle inscrivait avec beaucoup de soin toutes les invitations sur un petit souvenir en nacre de perle monté en or, mais de tems en tems d'obligeantes discussions laissaient voir que la danse et l'exactitude sont peu compatibles. Je remarquai seulement Ernest de L. . . . Jamais aucune méprise ne venait ajourner la contredanse qui lui avait été promise, et cependant plusieurs fois il avait été admis à se faire inscrire sur la liste privilégiée.

Pendant que l'on distribuait aux dames des glaces et des sorbets, je m'approchai d'Emma. «Vous voilà bien pensif; quelles rêveries vous occupent en ce moment? Tenez, me dit-elle, en

me présentant son souvenir, écrivez-moi là quelque chose de ce qui vous agite l'esprit, je suis curieuse de voir votre philosophie s'égarer sur un carnet de contredanses.» Je n'écrivis que ces seuls mots : *les jours se suivent et ne se ressemblent pas.* «Voilà qui est bien bourgeois et bien commun, reprit-elle après avoir lu; vous voulez m'attrister comme un oiseau de malheur.» — «Non point, lui dis-je, conservez les illusions qui vous entourent, mais demain j'irai vous voir, et vous trouverez peut-être que mon seul tort est d'avoir trop raison.»

Les plaisirs de la soirée se prolongèrent fort avant dans la nuit : cependant les rangs commençaient à s'éclaircir ; on voyait les hommes se retirer successivement, et, chose assez remarquable, les plus âgés s'éloignaient les premiers, les plus jeunes restaient seuls. Je ne pus m'empêcher de me dire à moi-même : Ils sortent de ce bal, dans l'ordre où ils doivent sortir de la vie. A trois heures du matin, j'étais tout étonné de me trouver avec mes cheveux gris au milieu de cette jeunesse infatigable, qui cherchait, par des danses plus actives et plus bruyantes, à ranimer ses forces affaiblies, comme on réveille un appétit blasé par des alimens plus piquans.

Je reconduisis Emma chez elle. Elle ne me parla point pendant le trajet ; en descendant de voiture, elle me serra la main, en me disant : «J'ai déjà bien songé à votre vilaine maxime. J'attendrai maintenant les réflexions que vous m'avez promises pour demain.» — «Vous les ferez bien vous-même, lui répondis-je ; mais comptez sur ma visite.»

Le lendemain, à midi, j'étais chez elle. Quel changement ! elle était étendue sur un sofa, et paraissait accablée de fatigues. Sa figure était pâle et ses yeux languissans. «Oh ! que vous aviez raison, me dit-elle en me voyant entrer ; que le lendemain ressemble peu à la veille ! Je n'ai goût à rien ce matin, j'ai grondé ma femme de chambre pour mille caprices que je ne m'explique pas à moi-même ; je suis maussade et je n'ai voulu recevoir que vous, parcequ'au moins vous me rendrez compte de l'état de mes idées. M^{me} de B*** voulait me mener aux Tuileries, j'ai refusé. Quel ennui ! se promener pendant deux heures au milieu de la foule, et y faire voir mon visage abattu ! Je veux aller à la campagne passer quelques jours ; Paris me déplaît, je ne respire point dans mon appartement ; que j'étais heureuse hier matin, que je suis mécontente de moi aujourd'hui ! »

— « Telle est, lui dis-je, la suite de tous les plaisirs trop vifs ; ils laissent après eux le dégoût et le vide. Ils ressemblent à ces tableaux trop colorés qui affadissent le ton de tous ceux qui les entourent. » — « Qu'est-ce à dire ? reprit-elle ; faut-il donc renoncer au monde, aux bals ?... Mais oui, vous avez raison, les lendemains sont trop pénibles, c'est payer le plaisir trop cher que de l'acheter à ce prix. »

Un laquais vint lui apporter une lettre, elle l'ouvrit : « Ah ! quel bonheur, s'écria-t-elle, une soirée à la campagne du Banquier F... Quelle maison délicieuse ! Justine, il faudra demander à M^{me} Huchet une robe comme celle qu'avait hier la petite baronne d'Étanges, et aller prendre chez M^{me} Mure cette jolie toque que j'ai vue dans le Petit Courrier des Dames. »

THÉÂTRES ROYAUX.

On dit, et sans horreur je ne puis le redire, que le Fermier général de la Roulette, du Biribi, du 30 et 40, du creps et autres jeux établis avec patente et privilège, sollicite la régie de l'Opéra, des Bouffes, et de l'Odéon, pour son profit et gloire, moyennant 800,000 francs qu'on lui accorderait chaque année.

Ainsi les théâtres qui, sous Louis XIV, ont jeté un si brillant éclat, les chefs-d'œuvre de la scène française qui sont chaque jour l'objet de notre admiration, marcheraient de pair avec ce qu'il y a de plus immoral, ce que toute la France réprouve, et seraient confondus avec des dés, des sixains de cartes et le relevé des malheureuses victimes que les jeux entassent dans Paris ? Le palais d'Armide, le temple de Joas, et la maison de Tartufe attendraient pour s'élever le résultat d'une martingale, ou la ruine des infortunés que le fermier des jeux appellerait le soir dans ses antres impurs. Et si le siècle de Charles X, ainsi qu'il paraît y être destiné, nous ramenait des Racine, des Molière, des Gluck, et des Méhul, ces grands hommes, au lieu d'être dans le cabinet du grand roi, se trouveraient dans celui du fermier des jeux, avec les employés du 113, de la rue Grange-Batelière, ou de la place Maubert ? Non, non. Le projet dont on parle n'est qu'un conte ridicule, et fait pour

occuper tout au plus les habitués du foyer de Bobineau, où la main impie qui naguère encore renversait les temples saints pour en faire des greniers publics, marchande aujourd'hui la destruction de l'art dramatique, de la littérature et des arts qui marchent à leur suite. Mais bannissons de vaines frayeurs; si par malheur ce projet a quelque réalité, s'il est vrai que l'affaire soit portée au Conseil d'Etat, le Roi la connaîtra; et s'il est si bon, si sensible au malheureux qui l'implore dans le besoin, à l'opprimé qui lui demande justice, il entendra les artistes qui réclament l'honneur de rester sous sa main paternelle, et pour rejeter leur prière, Charles X sait trop bien que c'est en protégeant soi-même les beaux arts, qu'un prince illustre sa couronne.

En Chine, une fois par an, l'Empereur, pour honorer l'agriculture, va lui-même conduire la charrue. Le descendant de François I, de Henri IV, de Louis XIV, Charles X n'approuvera pas le projet qu'on va lui soumettre. Sa sagesse nous en est un sûr garant. Comme son aïeul, il voudra aussi être appelé le père, le protecteur des lettres et des beaux arts. Le meunier de Sans-Souci disait au grand Frédéric qu'il y avait des juges à Berlin: les artistes qu'on veut avilir en France diront qu'il y a un juge aux Tuileries.

VARIÉTÉS.

Un officier écossais, le colonel Macdonnel, avait parié 1000 livres sterl. que, muni de sa cornemuse, il voyagerait à pied pendant six mois en Angleterre, et que, non-seulement il gagnerait sa subsistance au moyen de son instrument, mais encore qu'il rapporterait à Édimbourg 100 livres sterl., qu'il aurait économisées sur les dons que lui auraient procurés ses talens en musique. Cet officier, avant d'entrer dans Gravesend, écrivit au maire de la ville la lettre suivante: « Mon-
» sieur, j'ai parié 1000 liv. sterl. que je voyagerais pendant
» six mois comme un ménestrel errant, que je paierais toutes
» mes dépenses sur le produit des dons que je recevrais, et
» que j'économiserais 100 liv. sterl. Je vous prie en consé-
» quence de m'accorder la permission de jouer cet après-
» midi, pendant quelques heures, de mon instrument à Grave-

» send. Je ne prends pas d'argent *moi-même*, et je ne per-
 » mets pas à mon domestique d'en demander. Par conséquent
 » cela ne peut s'appeler mendier. » En effet, cet officier
 joua dans les rues de Gravesend, et reçut des gros sous en
 abondance. Il paraît âgé d'environ cinquante ans, est d'une
 haute stature, ayant des traits fortement prononcés et des
 cheveux d'un blond roux. Il est vêtu d'une longue jaquette,
 porte une veste et des pantalons, le tout fait de l'étoffe que
 l'on emploie pour les habits de chasse; il est coiffé d'un cha-
 peau noir et son linge est extrêmement fin et blanc. Ce nou-
 veau ménestrel est accompagné d'un jeune homme vêtu dé-
 cemment, qui porte sous son bras un sac vert, qui sert à mettre
 sa cornemuse, et l'argent que donne le peuple.

La mode des petites cannes se soutient plus que jamais. Un
 élégant a imaginé de faire introduire dans la poignée de la
 sienne une sonnerie, qui joue plusieurs jolis airs; si cette
 mode se propage, un galant, en prenant à propos un *bon air*,
 pourra faire une déclaration la canne à la main.

« Portera-t-on des culottes courtes, des pantalons collans,
 » ou des pantalons larges, dans les réunions d'automne et
 » d'hiver? » Voilà la grande question agitée, ces jours derniers,
 dans une réunion de *Fashionables*. La discussion a été très
 chaude, et il a été ordonné, à une grande majorité, que
 chacun serait tenu de suivre son caprice.

AVIS ESSENTIEL.

C'est par erreur que nous avons annoncé que nous commencerions
 au premier octobre la série de Modèles de Coiffures que nous pro-
 mettons de donner chaque mois. Les trois Coiffures ne commenceront
 à paraître qu'au mois de NOVEMBRE, savoir : deux sur les gravures
 de femmes et une sur la planche à chapeaux; et, à partir de la même
 époque, ces dernières planches contiendront deux chapeaux de plus
 au lieu de simples bonnets.

A ce Numéro est jointe la Planche 419.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.